

Sándor MÁRAI

Les Braises

MÁRAI, Sándor, *Les Braises/ A Gyertyák Csonkig Égneke* (1942). Traduit du hongrois par Marcelle et Georges Régner (1958, 1ère édition française). Paris. Albin Michel. Biblio n°3378. 2021. 219 pages.

Les Braises est le roman le plus célèbre de Sándor Márai (1900-1989).

Un matin, celui que le narrateur appelle « le vieux général » se voit annoncer une visite et charge aussitôt Nini, sa nourrice de 91 ans, d'ouvrir le château, dont il n'occupe plus qu'une aile, de lui rendre tout son lustre et de faire préparer un somptueux repas pour celui dont il dit : « Le voilà donc revenu (...) Après quarante et un ans et quarante-trois jours. ». Un retour dans le passé permet à l'auteur de présenter celui qui fut un enfant à l'hypersensibilité malade, fils d'une aristocrate française et d'un officier de la Garde de l'Empereur, prénommé Henri. À l'âge de douze ans, pensionnaire à l'Académie militaire, Henri rencontra Conrad avec lequel se noua une de ces amitiés rares et fortes. Durant des années, ces deux-là furent inséparables, malgré la différence de position et de fortune de leur famille respective. À l'arrivée de son hôte, commence une confrontation entre les deux hommes, ou plutôt un questionnement d'Henri à Conrad, qui tourne parfois au pilonnage. Conrad avait brusquement disparu, quittant la carrière militaire à laquelle il avait été préparé pour aller dans les colonies anglaises d'Indonésie, et cela le lendemain d'une chasse, à l'issue d'un séjour chez son ami marié avec Christine. Christine était morte dix ans plus tard. Le général part de la chasse et remonte le temps pour connaître la vérité de cette amitié perdue, de cette mort prématurée.

Le livre a un petit côté policier en cela que l'auteur cherche à résoudre une énigme – que s'est-il passé il y a quarante et un ans ? – tout en laissant toujours les choses en suspens, en donnant juste des pistes au lecteur, mais sans jamais faire prononcer à ses protagonistes les mots définitifs ni donner la clé. Notons que Sándor Márai, dans son journal d'exil, juge ainsi son livre : « c'était la mauvaise époque, quand je n'écrivais pas ce que je voulais mais ce qui était le plus facile, ce qu'on attendait de moi, ce qui était « maraïen » ... Des écrits pleurnichards, « nobles », faussement romantiques, risiblement « dandys » (...) » (*in Journal*. 1964. cf 2022-7, p. 498). Ce jugement sévère n'empêche pas le lecteur de lire le livre en étant très touché par la réflexion qui court tout au long des pages sur l'amitié, l'amour, le temps qui passe, et surtout sur la fidélité à soi-même.

Citations

« - J'étais devant le piano et je regardais les orchidées, continua-t-il. Cet appartement me faisait l'effet d'un déguisement. Quant à toi, c'était sans doute ton uniforme qui te paraissait un déguisement. Toi seul aurais pu répondre à cette question. Quoi qu'il en soit, aux questions les plus graves, nous répondons, en fin de compte, par notre existence entière. Ce que l'on dit entre-temps n'a aucune valeur, car lorsque tout est achevé, on répond avec l'ensemble de sa vie aux questions que le monde nous a posées. Les questions auxquelles il faut répondre sont : Qui es-tu ? Qu'as-tu fait ?... À qui es-tu resté fidèle ? À quel propos as-tu été infidèle ?... Avec qui, où, en quelle occasion as-tu été courageux ou lâche ?... Voilà les questions capitales. » p. 115-116

« Une chose est pire que n'importe quelle souffrance, c'est la perte de l'estime de soi. » p.199